

Much Ado About Nothing...
Summer of Sam de Spike Lee

Gilles Marsolais

Number 98-99, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1999). Review of [Much Ado About Nothing... / *Summer of Sam* de Spike Lee]. *24 images*, (98-99), 88–88.

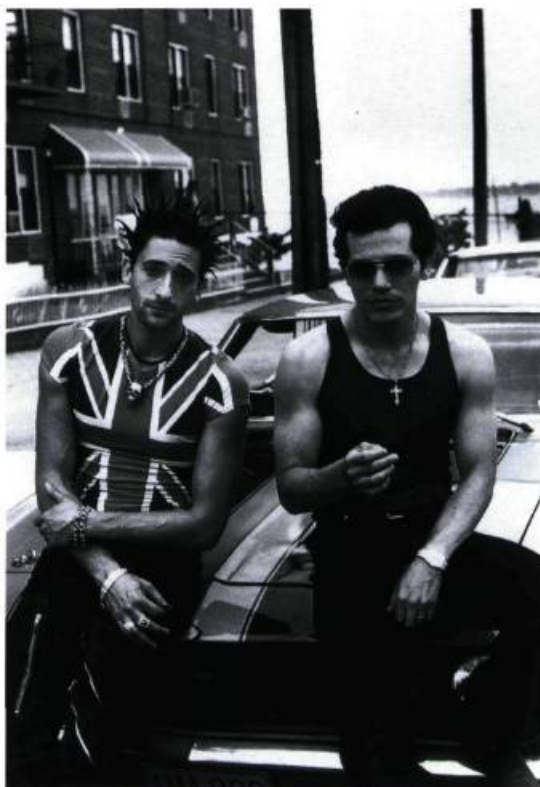
MUCH ADO ABOUT NOTHING...

PAR GILLES MARSOLAIS

Spike Lee s'est imposé avec *Do the Right Thing* (1989) et *Jungle Fever* (1991) qui se distinguent par leur style enfiévré et le radicalisme de leur contenu, à une époque où le militantisme semblait relégué aux oubliettes. Cette fois, *Summer of Sam* lessive littéralement le spectateur à travers ses deux heures et vingt minutes, non par l'audace de son propos mais par la façon tonitruante de l'aborder.

Axé sur un fait divers de meurtres en série commis à New York durant le chaud été de 1977 par le «Fils de Sam» (alias David Berkowitz) qui attaquait surtout des jeunes femmes seules du Bronx et plus encore des couples surpris dans leur auto en train de forniquer, il vise à restituer le climat de peur et de paranoïa, alimenté par les journaux à sensation, qui avait alors gagné certains quartiers de la Grosse Pomme. L'aspect «documentaire» du fait divers authentique cède vite la place à l'illustration fantasmée par Spike Lee d'une chasse aux sorcières entreprise au sein de la communauté italienne et fondée comme il se doit sur l'ignorance et les préjugés.

Cette battue prend forme sur l'avis d'un responsable local de la mafia et à l'initiative de quelques adolescents attardés qui se constituent en un groupe informel d'autodéfense. L'occasion est belle, dès lors, et Spike Lee en profite, de broser un portrait gratiné de la communauté italienne du Bronx: une mafia locale décrépite, une jeunesse à côté de ses pompes, branchée disco mais totalement déconnectée de ses propres racines et du réel, qui n'a rien dans la tête mais tout dans les pectoraux mis en valeur par les tee-shirts moulants de l'époque. La charge est féroce mais sujette à polémique, d'autant plus que l'un de ces «ritals» (Vinze/John Leguizamo), qui trouve normal d'enculer la cousine de sa femme, est surtout préoccupé d'avoir été vu par le tueur.



Adrien Brody et John Leguizamo.

La musique occupe tout l'espace, au point où elle dicte même les comportements de tout un chacun. C'est ainsi qu'un punk bon genre, Ritchie (Adrien Brody), gogoboy à ses heures dans un club gay, se voit vite pointé du doigt à cause de sa différence et livré à la vindicte de ce groupe disco. Ce choc de deux «cultures» nous vaut une incursion «live» au club CBGB de la 42^e Rue où rappliquent les demeurés italo-disco endimanchés (fans du fameux Studio 54) pour coincer ce punk déviant.

Spike Lee court plusieurs lièvres à la fois. En toile de fond, il propose comme un leurre le filon du tueur en série tout en se jouant du genre, tandis que, à l'avant-plan, il exploite la dimension musicale comme porteuse de systèmes de valeurs. Aussi, à travers un nombre important de personnages auxquels il tente de donner vie par un

déluge d'effets visuels et sonores, il procède à la description d'un groupe social d'une façon qui, même à travers sa cocasserie, peut ressembler à un règlement de comptes tribal (imaginez la réaction si Forcier se permettait de focaliser de la même façon sur des «ethniques» du cru). On se souvient du rôle peu reluisant joué par les Italiens dans ses films précédents: Spike Lee aurait-il des comptes à régler ou cède-t-il à une facilité scénaristique?

De fait, au moyen d'une accumulation de clichés et de situations répétitives dans lesquelles la caricature emblématique des Gino finit par s'enliser, en ressassant *ad nauseam* les musiques-cultes disco et au prix d'une «analyse» à courte vue (sous-entendu: inventée par les Blancs, la musique disco aurait décervelé toute une génération), Spike Lee dénonce les travers de la société blanche qu'il juge abrupte et inféquentable. Par contre, il procède en proposant un renversement de point de vue amusant: l'événement ne concerne ici que les Blancs et aucun Noir n'intervient dans le récit, sauf un reporter (incarné par Spike Lee) chargé de le commenter.

Il en résulte au total un film dense, mais lourd et impersonnel, traversé à la fois par des moments de grâce et des passages à vide, laissant une impression générale de déjà vu. Ainsi, quand la bande-son nous en laisse le loisir, on se surprend à établir des rapprochements, qui ne sont pas forcément des hommages, avec d'autres cinéastes et d'autres films des années 70, dont Scorsese pour la typologie de certains personnages, et l'incontournable *Saturday Night Fever*. ■

SUMMER OF SAM

États-Unis 1999. Ré.: Spike Lee. Scé.: Victor Colicchio, Michael Imperioli, Spike Lee. Ph.: Ellen Kuras. Mont.: Barry Alexander Brown. Mus.: Terence Blanchard. Int.: John Leguizamo, Mira Sorvino, Adrien Brody, Jennifer Esposito, Anthony LaPaglia. 142 minutes. Couleur. Dist.: Buena Vista.